
M A N U S C R I T

COMME TU ME VEUX

de Luigi Pirandello
Traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro

cote : ITA07D681

Date/année d'écriture de la pièce : 1930
Date/année de traduction de la pièce : 2006

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

LUIGI PIRANDELLO

**COMME TU ME VEUX
(1930)**

**ADAPTATION FRANÇAISE DE
JEAN-PAUL MANGANARO
(éd. ital. par Corrado Simioni, Milano, Mondadori, 1980, Coll. «Oscar»)**

à Marta Abba

Personnages

L'Inconnue

Carl Salter, *écrivain*

Greta, *sa fille, nommée Mop*

Bruno Pieri

Boffi

Lena Cucchi, *la tante*

Salesio Nobili, *l'oncle*

Inès Màsperi, *femme de* Silvio Màsperi, *avocat*

Barbara, *sœur de Bruno*

La Démente

Un docteur

Une infirmière

Quatre jeunes hommes en frac

Un concierge

*Le premier acte, à Berlin, dans la maison de l'écrivain Carl Salter;
les deux autres, dans une villa près d'Udine; dix ans après la Première
Guerre Mondiale.*

ACTE PREMIER

Salon chez l'écrivain Salter, décoré avec un luxe bizarre. Une porte au milieu donnant sur un grand vestibule. On entrevoit, en face, la porte d'entrée. Sur le mur de droite (dans les indications, droite et gauche sont toujours celles de l'acteur) s'inscrit un grand arc, d'où l'on perçoit un pan de mur du bureau de l'écrivain.

C'est la nuit, et le salon comme le bureau sont éclairés par d'étranges lampes voilées d'écrans de couleur différentes qui donnent un relief fantastique à la bizarrerie de l'ameublement et lui communiquent une sensation de réserve mystérieuse.

Au lever du rideau, on voit Mop dans un grand fauteuil, habillée d'un étrange pyjama de soie, noir et fleuri d'orchidées, toute repliée et renversée sur un des accoudoirs, le visage caché. Elle semble dormir. Elle pleure. Ses cheveux sont coupés à la garçonne et son visage (quand elle le montrera) est marqué par quelque chose d'ambigu qui provoque l'effroi et, en même temps, par quelque chose de tragique et de profondément troublant. Tout de suite après, de l'arc de droite, arrive Carl Salter, excité et bouleversé. Il a cinquante ans. Son visage est bouffi, pâle, avec des yeux clairs, presque blancs, au milieu de poches noires. Un peu chauve au sommet, son crâne, par ailleurs, est encerclé de cheveux courts, frisés et drus comme du fer. Il est parfaitement rasé; on remarque ses lèvres charnues et très sensuelles. Il porte une luxueuse robe de chambre. Il a les mains dans les poches.

SALTER. Elle arrive, toujours avec les mêmes. Je l'ai vue de ma fenêtre.

En prononçant la dernière phrase, il retire par inadvertance une main de sa poche. Dans cette main crispée, il étire un petit revolver.

MOP (*remarquant aussitôt ce détail*). Qu'est-ce que tu tiens là ?

SALTER (*qui a tout de suite remis la main armée dans sa poche; agacé*). Rien. — Je te préviens : si elle les fait monter avec elle, je t'interdis de rester avec eux.

MOP. Mais que veux-tu faire ?

SALTER. Je n'en sais rien. Il faut en finir.

MOP. Comment ça, en finir ? Tu es fou ?

SALTER. Ils ne me verront même pas, moi. Va écouter à la porte si elle monte seule.

Mop avance vers le vestibule.

Attends.

Il la retient, tout en prêtant l'oreille.

Je l'entends crier.

En effet, on entend en bas plusieurs voix, lointaines et

confuses, qui retentissent dans la cage de l'escalier.

MOP. Peut-être les congédie-t-elle.

SALTER. Ils sont tous ivres. Et quelqu'un les suivait.

MOP. Donne-moi ce revolver.

SALTER (*haussant les épaules, agacé*). Mais non ! Je n'ai pas l'intention de m'en servir. Je l'ai... comme ça, dans ma poche.

MOP. Donne-le-moi.

SALTER. Ne m'énerve pas !

Les voix se font plus proches et plus fortes.

Tu entends ?

MOP. On dirait qu'ils se disputent.

Ils courent au vestibule, vers la porte d'entrée, et l'ouvrent : pour ce qu'on peut en voir depuis la porte du salon, le vestibule est envahi violemment par un groupe de quatre jeunes imbéciles, en frac, à moitié saouls, parmi lesquels l'Inconnue et Boffi qui la défend. Mop et Salter se mêlent à eux, l'une pour libérer l'Inconnue, l'autre pour repousser les intrus. Dans la pénombre et la confusion, les quatre jeunes hommes, dont le premier est gras et rougeaud, le deuxième chauve et le troisième a des cheveux oxygénés, plus femme qu'homme, sembleront des marionnettes défaites, aux gestes grossièrement débraillés et vains. Tous crient en même temps. L'Inconnue a trente ans environ, elle est très belle. Un peu ivre elle aussi, elle ne parvient pas à donner à son visage l'expression — qu'elle aimerait avoir — de sombre courroux qui montrerait en elle la volonté de se ressaisir, par le mépris de tous et de tout, de l'abandon désespéré dans lequel, en se laissant aller, sombrerait son âme devastée par les tempêtes de la vie. Sous une très élégante mantille, elle porte un des costumes splendides et étranges des danses caractéristiques qu'elle a inventées. Boffi est comme égaré. Beau type lui aussi mais, opiniâtre et irréfléchi; convaincu que la vie n'est que duperie, il essaie, en souriant, de ne pas se perdre. Il s'est composé un visage méphistophélique, mais presque pour rire. Autant de masques qui lui donnent une certaine apparence et lui permettent de faire impression, bien que, en réalité, il s'en tient au concret qui, lui, est composé de choses simples et naturelles. À force de dresser la tête comme s'il craignait de se noyer, ses muscles du cou ont fini par contracter un tic qui, de temps en temps, lui fait avancer le menton et tirer vers le bas les commissures des lèvres. Il se reprend chaque fois en disant presque pour lui-même : «Trèèève de plaisanteries !».

L'INCONNUE. Non, ça suffit, ça suffit ! Je ne veux plus ! Allez-vous-en ! Ça n'a plus rien d'amusant !

PREMIER JEUNE HOMME. ... la dernière danse... au milieu des verres...

DEUXIÈME. ... à l'étrier ! à l'étrier !... «Mousse de Champagne»...

TROISIÈME. ... et nous, tous en chœur...

QUATRIÈME (*entonnant de sa langue pâteuse*). ... Clooo-dovève-o...
Clooo-dovève-o...

PREMIER JEUNE HOMME. ... tristes, tous, à en crever...

L'INCONNUE. Laissez-moi ! Laissez-moi !

BOFFI. Allez ! Allez ! Ça suffit ! — Oui, très bien ! — Mais ça

suffit ! C'est elle-même qui vous le dit !

SALTER. Sortez ! Sortez de chez moi !

PREMIER JEUNE HOMME. Mais quelles manières ! Nous sommes là pour boire !

DEUXIÈME. C'est elle qui nous a invité, ne fais pas l'idiot !

TROISIÈME. Il faut tous finir à poil !

QUATRIÈME. ... Clooo-dovève-o...

Puis, recevant un coup de poing en pleine poitrine :

... Quelle brutalité !

MOP. Quelle honte ! C'est une agression !

Puis, s'adressant à l'Inconnue et la serrant dans ses bras pour la protéger et l'entraîner dans le salon.

Viens ! Viens !

L'INCONNUE (*se dégageant des bras de Mop et entrant dans le salon*).

Mais assez, je t'en prie, il ne manquait plus que ça, que tu me prennes dans tes bras, maintenant !

SALTER (*dans le vestibule avec Boffi, essayant d'empêcher l'irruption*).

Messieurs, je vais vous chasser à coups de revolver !

BOFFI (*les poussant derrière la porte*). Allez ! Allez ! Finissons-en, quoi !

Allez ! Allez !

PREMIER JEUNE HOMME (*avant que la porte ne se referme sur lui*).

Elma, une petite caresse !

DEUXIÈME. J'suis ton p'tit toutou !

MOP. Ils sont vraiment nauséabonds !

Les quatre jeunes hommes s'en vont. La porte est refermée. Mais on les entend crier encore dans l'escalier. Le troisième s'obstine à entonner : Clooo-dovève-o...

SALTER. Que voulaient-ils ?

L'INCONNUE. Comme d'habitude... Des porcs... Ils m'ont tellement fait boire...

SALTER. C'est scandaleux ! Tous les locataires vont encore protester !

L'INCONNUE. Chasse-moi d'ici, je te l'ai déjà dit !

SALTER. Mais non, Elma !

L'INCONNUE. Il dit que c'est scandaleux...

SALTER. Il suffirait que tu ne sortes plus avec eux !

L'INCONNUE. Et bien, vois-tu, c'est avec eux au contraire que je vais partir ! Je préfère ça.

Elle s'élançe.

Je vais les rejoindre !

BOFFI (*la bloquant*). Madame Lucia !

L'INCONNUE (*s'arrêtant*). Mais qui êtes-vous, enfin, je peux le savoir ?

SALTER. Oui : pourquoi êtes-vous resté ici, vous ?

BOFFI. J'ai défendu madame.

SALTER. Vous suiviez cette bande : je vous ai vu.

L'INCONNUE. Depuis plusieurs soirs, il est toujours derrière moi, comme un garde du corps.

MOP. Et tu ne sais pas qui c'est ?

BOFFI. Mais si, madame sait très bien qui je suis

tic

trèèèè de plaisanteries !

Et, comme pour la convaincre de se rendre, il la rappelle :

Madame Lucia...

MOP (*perdue*). Lucia ?

L'INCONNUE. Oui — c'est ça — sur tous les tons. — «Madame Lucia» —

«Madame Lucia» — et il me suit, et il me frôle —

BOFFI. — et vous vous êtes toujours retournée ! —

L'INCONNUE. — je pense bien !... —

BOFFI. — parce que vous êtes madame Lucia —

MOP. — mais non ! —

BOFFI. — mais si ! En sursautant chaque fois et en pâlisant —

L'INCONNUE. — évidemment, à s'entendre appeler... —

BOFFI (*corrigeant et appuyant donc sur le mot*). — rappeler —

L'INCONNUE (*à Mop*). — la nuit — tu peux imaginer — et avec cette tête de diable... —

BOFFI. — rien qu'une illusion, madame ! Personne n'est vraiment Satan —

L'INCONNUE. — vous, c'est votre profession ? —

BOFFI. — c'est cela : ma profession — de même que vous jouez... je ne sais quel rôle, ici, devant ces messieurs — alors que vous êtes madame Lucia.

MOP. Ah ! c'est vraiment une étrange affaire !

L'INCONNUE. Il n'a pas le moindre doute, tu comprends ?

BOFFI. J'y mettrais mes mains à couper.

SALTER. En avez-vous deux de rechange, chez vous ?

BOFFI. Pas du tout, monsieur; ces deux-là, uniquement : et je les parie.

L'INCONNUE. Que je suis, moi, madame Lucia ?

BOFFI. Pieri.

L'INCONNUE. Comment dites-vous ?

BOFFI. Mais ne faites pas semblant de ne pas savoir !

L'INCONNUE. Non, je n'ai pas entendu !

BOFFI (*se tournant vers Salter comme pour dénoncer et, en même temps, défier*). J'ai dit Pieri. Et le mari de madame est ici !

L'INCONNUE (*tombant assise, profondément troublée*). Mon mari ?

BOFFI. Oui madame; Bruno est ici.

L'INCONNUE. Mais que dites-vous ? Ici, où ?

SALTER. Il délire !

BOFFI. C'est moi qui l'ai appelé.

L'INCONNUE. Vous êtes fou !

BOFFI. Il est arrivé ce soir.

SALTER. Le mari de madame est mort il y a quatre ans !

L'INCONNUE (*à Salter, dans un élan irréfléchi*). Mais non, ça ce n'est pas vrai !

SALTER (*étonné*). Ce n'est pas vrai ?

BOFFI. Il est ici ! À l'hotel Eden. À deux pas d'ici.

L'INCONNUE (à Boffi, très excitée). Arrêtez de parler de mon mari, la plaisanterie a assez duré ! Je n'ai pas de mari ! Qui avez-vous fait venir ?

BOFFI. Vous voyez pourtant combien cela vous trouble ?

SALTER (à l'Inconnue). Il est donc encore vivant ?

BOFFI (répondant pour elle). Mais je vous dis, à deux pas d'ici ! Si madame veut...

Il regarde autour de lui.

Il doit bien y avoir un téléphone...

Brusquement, l'Inconnue éclate de rire comme une folle.

SALTER (la voyant rire). Mais enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'INCONNUE. Et bien, que j'ai un mari à deux pas d'ici, tu n'as pas entendu ? Je peux l'appeler au téléphone, quand je veux !

SALTER (à Boffi, voulant couper court). Écoutez, monsieur, ce n'est, ni pour moi, ni pour elle, le moment

il indique l'Inconnue

de prolonger cette farce plus longtemps !

L'INCONNUE (à Salter, sur le ton de la plaisanterie; mais, en même temps, avec défi). Non, non, attends : et si j'étais vraiment ?...

SALTER : Qui ?

L'INCONNUE. Et bien, cette madame Lucia, que monsieur reconnaît en moi avec autant d'assurance : qu'aurais-tu à dire ?

SALTER. J'ai dit que c'était une farce.

L'INCONNUE. Et la tienne, — c'est quoi ?

SALTER. La mienne ?

L'INCONNUE. Oui. Tu me connais peut-être mieux que lui ?

SALTER. Moi ? Moi, je te connais bien plus que tu ne te connais, toi !

L'INCONNUE (elle s'incline). Bel effort que tu fais là ! Moi, depuis le temps que je ne veux plus me connaître !

SALTER. C'est très commode de ne pas avoir à rendre compte de ce que tu fais !

L'INCONNUE. Au contraire, mon cher : c'est indispensable, pour pouvoir supporter ce que les autres me font.

BOFFI (spontanément). Magnifique !

SALTER (se retournant vers lui comme un chien enragé). Qu'est-ce que vous dites là, ... magnifique ?

BOFFI. Sa manière de répliquer.

Et il ajoute, sur un ton de pitié :

Avec tout ce que la vie lui a fait !

L'INCONNUE. Quelle idée ! Si je voulais me connaître un peu, être «une» un peu pour moi aussi,

se retournant vers Salter

oui, c'est ça, cette «madame Lucia» dont parle monsieur, par exemple

elle saisit Boffi par le bras :

dites-moi comment je pourrais alors supporter de vivre ici avec lui !

Quittant Boffi et s'adressant aussitôt à Mop, éclatante:

Mop, dis-moi comment je m'appelle !

MOP. Elma !

L'INCONNUE. Elma, c'est clair ? Un nom arabe : savez-vous ce qu'il signifie ? L'eau... l'eau...

Ce disant, elle agite les doigts, élargissant ses mains, pour signifier l'inconsistance volontaire de sa vie actuelle. Puis, changeant de ton :

Mais on me fait boire tellement de vin ! Bon Dieu, cinq cocktails, du champagne...

à Mop :

Si tu me donnais quelque chose à manger ?

MOP. Bien sûr, tout de suite ! Qu'est-ce que tu aimerais ?

L'INCONNUE. Je ne sais pas... mais... je me sens brûler !

MOP. Je vais voir ce qu'il y a...

L'INCONNUE. Ne te donne pas trop de peine, ma chérie —

MOP. — quelques sandwiches ? —

L'INCONNUE. — même un bout de pain, pourvu que j'ai quelque chose dans l'estomac et que cesse ce vertige qui me tourne la tête.

MOP. Et bien, j'y vais !

Elle sort en courant vers la droite.

SALTER (*à Boffi*). Voulez-vous me faire le plaisir d'admettre que vous vous êtes trompé et partir ?

L'INCONNUE. Mais non, laisse-le tranquille ! Quelqu'un que je connais...

BOFFI. Madame sait que je ne me suis pas trompé.

L'INCONNUE. À condition pourtant que vous n'appeliez pas mon mari au téléphone : ça non, alors !

BOFFI (*résolu*). Madame, votre mari...

SALTER (*coupe court aussitôt, avec beaucoup de violence*). Arrêtez avec ce mari !

À l'Inconnue :

Tu m'as dit qu'il était mort depuis quatre ans.

BOFFI (*plus fort, tranchant*). Madame a menti.

L'INCONNUE (*se lève et va serrer la main de Boffi*). Merci, monsieur, pour cette affirmation.

BOFFI. Ah, Dieu merci !

SALTER. Tu as menti ?

L'INCONNUE. Oui !

Puis, à Boffi :

Mais, vous, attendez donc avant de remercier Dieu. Moi, je vous ai remercié de m'avoir donné satisfaction en affirmant haut et fort mon droit au mensonge, puisque je mène la vie que je veux.

à Salter :

Veux-tu que je te rende compte de mes mensonges ? Et toi, rends-moi donc compte des tiens !

SALTER. Moi, je n'ai jamais menti.

L'INCONNUE. Toi ? Mais si nous ne faisons que ça, tous !

SALTER. À toi, jamais !

L'INCONNUE. Pour quelle raison as-tu quelque fois l'impudence

de me dire... ?

SALTER (*coupant court, très violemment*). — Assez ! —

L'INCONNUE. — Tu te mens à toi-même, et cela même avec ta sincérité dégoûtante, parce que, après tout, tu n'es pas si horrible que tu le prétends. Console-toi donc avec ça : personne ne ment vraiment tout à fait. Ce ne sont que tentatives d'en faire accroire, aux autres et à nous-mêmes ! Il y quatre ans, mon cher, il se peut bien que j'ai perdu «quelqu'un», même si ce n'était pas mon mari; et il peut donc y avoir quelque chose de vrai — comme dans presque toutes les histoires qu'on raconte.

À Boffi :

Mais cela ne veut pas dire que mon mari est vivant ni qu'il est ici — du moins pour moi.

Jouant la mystérieuse, comme si elle improvisait une poésie :

Tout au plus, c'est... c'est le mari — d'une femme qui n'existe plus ! — C'est sans doute un pauvre veuf. C'est-à-dire un veuf — comme mon mari. Racontez-nous un peu son histoire : elle doit être intéressante, s'il est venu jusqu'ici. On apprendra comme ça quelque vérité vraie sur le compte de cette madame Lucia, que je suis censée être, moi.

À Salter :

Écoute bien, écoute...

BOFFI (*s'avance d'un pas décidé*). Laissez-moi parler un moment avec vous, madame, en tête à tête !

L'INCONNUE. Pas du tout ! En tête à tête, non, je vous en prie ! Là, devant lui : j'aime bien qu'il sache —

Elle s'allonge.

Et d'ailleurs, vous savez, il n'y a plus de secrets entre nous, aujourd'hui, plus de pudeurs.

SALTER. Comme les bêtes !

L'INCONNUE. — C'est cela ! — Sauf que les bêtes, bon Dieu, _au moins, sont nature —

SALTER (*comme avant, de plus en plus patient, sur le ton de la moquerie*). — Sagesse de l'instinct —

L'INCONNUE. — Tandis que l'humanité

Elle s'allonge de nouveau

quelle horreur, cher monsieur ! — La nature est folie : triste à en mourir, disait Fritz — elle est plutôt dégoûtante. Malheur à nous s'il n'y avait pas la raison, qui joue son rôle de camisole de force...

À Mop qui survient avec un sandwich :

Ah, très bien, tu as trouvé ?

Elle se redresse.

Excusez-moi.

Elle mord dans le sandwich :

J'ai une de ces faims !

MOP. Regarde, ta manche...

L'INCONNUE. Elle est déchirée ? C'est peut-être un de ces chiens, tout à l'heure...

MOP. Non; on dirait qu'elle est simplement décousue.

L'INCONNUE. Mais sais-tu que ce soir je n'ai pas réussi à renverser la bouteille ? Qui sait, j'étais peut-être placée trop loin...

Ce disant, elle enlève promptement ses chaussures et courant pieds nus avec la légèreté d'une danseuse sur la pointe des pieds, elle s'approche de Boffi et lui prend le haut de forme qu'il tenait sous le bras.

Pardon, vous permettez ?

Elle l'ouvre : le place à terre, devant elle, au milieu de la scène puis, avec grâce, soulève sa robe presque jusqu'au genou; se tenant sur la pointe d'un pied, elle lève l'autre dans un mouvement de danse, comme pour renverser une bouteille de Champagne qui serait devant elle à la place du haut de forme. Elle chantonne à mi-voix pour s'accompagner.

Tairirarararí...Tairirarararí...

Par deux fois, elle lève le pied et ne parvient pas à effleurer avec la pointe le haut de forme devant elle.

Voilà, tu vois ? Je me plaçais trop loin...

Elle reprend le haut de forme, le referme d'une pression sur sa poitrine et le rend à Boffi.

Merci. Saviez-vous que madame Lucia, je suis désolée si cela risque d'offenser le mari, danse au «Lari Fari» ?

BOFFI. Je suis d'autant plus convaincu que vous êtes madame Lucia que vous faites tout cela. Pardonnez-moi, mais comment voulez-vous que je ne vous reconnaisse pas, alors que je vous ai vue grandir ?

L'INCONNUE. Moi ? Vraiment ? Depuis l'enfance ? Tiens donc... Et depuis mon enfance je n'ai pas changé ?

BOFFI. Bien sûr que si; vous avez changé comme nous changeons tous; mais très peu, malgré tout ce que vous avez traversé !

L'INCONNUE (*après l'avoir regardé un peu*). Mais savez-vous que vous m'intéressez énormément ? J'en ai vu de toutes les couleurs. Et encore maintenant — regardez — entre eux deux —

Elle indique Salter et Mop :

si vous saviez !

SALTER (*frémissant, comme quelqu'un qui n'y tient plus*). Assez ! Tu n'as pas honte ?

MOP (*s'insurgeant, émue*). Non, elle a raison : cette pauvre créature...

et elle s'élançe pour l'embrasser.

L'INCONNUE (*agacée, se débarrassant aussitôt de l'étreinte*). Mop, je t'en prie !

SALTER (*à Mop, furieux, profitant de ce geste d'agacement de l'Inconnue*). Laisse-la tranquille ! Et arrête de faire l'idiote avec ton pyjama ! Va te coucher !

MOP (*tragique, s'approchant de son père*). C'est toi qui devrais avoir honte, pas elle !

L'INCONNUE (*la retenant, en un geste d'exaspération lasse*). Au nom du ciel, vous n'allez pas recommencer !

SALTER. Va-t'en, je t'ai dis, va-t'en !

L'INCONNUE. Oui, ma chère, vas-y, va me préparer un autre sandwich, tu veux bien ?

MOP. Et tu viendras le manger à côté ?

L'INCONNUE. Oui, à condition que tu ne m'embrasses pas, tu sais que je ne le supporte pas !

Salter part d'un rire cruel.

MOP. Lâche !

L'INCONNUE (*surexcitée, à Salter*). Arrête de rire !

Puis, se tournant vers Boffi :

Tout ça n'arrive qu'à moi ! Ils sont jaloux l'un de l'autre !

MOP (*avec déchirement, suppliant*). Non, Elma, ne dis rien !

L'INCONNUE. Ma chère — si ça n'était pas vrai — mais regarde-le !

Elle lui indique son père.

SALTER (*brûle d'impatience, les mains dans les poches*). Prends garde ! Je ne me retiens plus !

L'INCONNUE (*provoquante et cruelle, s'adressant à Boffi*). Sa femme ne veut pas divorcer — elle a envoyé leur fille pour nous séparer, son père et moi — mais la fille aussi s'est attachée à moi —

à Mop :

— oui, ma chère — elle est pire que lui, je regrette d'avoir à le dire — parce que, lui, il est vieux, mais au moins...

elle sous-entend : «C'est un homme».

MOP (*s'avance, regarde d'abord son père, puis se tourne vers l'Inconnue pour le dénoncer*). Dans sa poche il a un revolver qui t'est destiné, le sais-tu ? Je te préviens.

L'INCONNUE (*se retourne pour regarder Salter, froidement*). Un revolver ?

SALTER (*ne répond pas; d'un ricanement lèvres pincées, il tire de sa poche le revolver et va le poser sur le guéridon près de l'Inconnue*). Je le pose là, il est à ta disposition.

Et il revient à sa place.

L'INCONNUE (*souriante*). Oh, merci. Il est chargé ?

SALTER. Il est chargé.

L'INCONNUE (*prend l'arme et demande*). Pour moi, ou pour toi ?

SALTER. Pour qui tu voudras.

BOFFI (*voyant qu'elle lève l'arme*). Oh là là...

tic

trèèèève de plaisanteries !

L'INCONNUE (*baissant l'arme, puis la posant, À Boffi*). Avez-vous compris ? Tragédie.

Elle s'assoit.

SALTER (*se retenant de nouveau à peine*). Arrête de parler avec cet étranger ! Parle donc avec moi ! Nous avons fixé de prendre une décision ce soir. Tu veux me faire croire que tu as oublié ? Mais pas moi, tu sais !

L'INCONNUE. Ce serait ça, la décision ?

Elle regarde le revolver.

SALTER. Je suis prêt à tout.

L'INCONNUE (*en entendant cette réponse, se dresse très pâle, résolue, reprend l'arme et la pointe contre Salter*). Tu veux que je te tue ? Je peux le faire, tu sais !

Elle se relâche, baisse l'arme :

Je suis tellement lasse de tout...

Elle s'approche de lui...

Au lieu de ça, tu vois — je vais te donner un baiser, là, sur le front.

Elle l'embrasse.

Eh bien, dis-moi merci, au moins...

Elle lui tend le revolver.

Tiens, mon cher, tue-moi, si tu veux.

MOP (*brusquement*). Non ! Attention ! Il va le faire vraiment, lui !

L'INCONNUE. Qu'il le fasse ! Après tout, quand on n'en peut plus... Si au moins il en avait vraiment le courage...

Revenant à sa place, elle s'adresse à Boffi sur un ton sincèrement désolé, comme si elle était la fatigue atterrée en personne. Elle dit :

Vous savez, je n'en peux vraiment plus...

Puis, reprenant son souffle :

Je n'y vois plus, tellement j'ai faim. Je demande un bout de pain : on m'offre un revolver; et vous, vous m'appelez «madame Lucia» : il y a vraiment de quoi rire, ce soir...

SALTER (*brusquement, se place devant Boffi*). Je suis ici chez moi : je vous somme de sortir !

BOFFI. Et moi, je ne sors pas, je suis là pour madame, pas pour vous.

SALTER. Madame est chez moi, elle est mon hôte !

L'INCONNUE. C'est vrai; mais, si j'en ai envie, je peux bien inviter et retenir quelqu'un qui dit me connaître.

BOFFI. Et vous recevez vos hôtes revolver à la main ?

SALTER (*répondant d'abord à l'Inconnue*). Pas au moment où il nous faut en venir aux explications !

Puis, s'adressant à Boffi :

Vous avez compris ? Sortez !

BOFFI. Oui — mais pas sans madame !

L'INCONNUE (*se lève soudain, résolue*). Très bien, puisque c'est ça — je vous suis !

SALTER (*terrible, la saisit au poignet, d'un bond*). Tu ne sortiras pas d'ici !

L'INCONNUE (*cherche à libérer d'un coup sec son poignet qu'il tient fermement*). Tu ne vas pas m'empêcher de partir, si je veux ?

SALTER (*en la serrant toujours*). Je t'en empêcherai, si !

L'INCONNUE. Par la force ?

SALTER. Oui — si tu veux tirer parti du premier venu.

BOFFI. Je ne suis pas le premier venu !

L'INCONNUE. Lâche-moi !

SALTER. Non !

L'INCONNUE. Je veux partir avec lui !

BOFFI. Vous ne lèverez pas la main sur une dame que j'affirme